Un faux départ

Christophe Pradel

Toute adaptation, représentation ou diffusion publique est soumise à l'autorisation préalable de l'auteur.

Dix ans plus tard, ce souvenir continue à me hanter.

Je suis seul. Enfin, pas vraiment. Je suis avec moi-même, et c'est déjà pas mal. Je réfléchis. Et pourtant personne ne semble me voir ou se voir dans mes yeux. Tout est noir. Enfin pas vraiment. Pas d'images, une perception de faibles lueurs indéfinissables, dessinant une fresque morbide aux teintes tristes et mouvantes, passant du noir profond au brun rougeâtre du sang séché. Je dois avoir les yeux fermés, enfin, je le pense, mais rien ne me ramène à leur existence. Aucune sensation de leur mouvement, aucune trace des poussières que je voyais nager sur la rétine lorsque, enfant, allongé sur le sable, yeux fermés, face au soleil, je refaisais le monde.

Je perçois une odeur, familière mais si loin de moi. Comme si mon odeur avait fait place à une humeur plus froide, chimique, étrangère mais rassurante. Oui, c'est ça, une odeur d'hôpital. J'ai enfin pu mettre un mot sur ce que je ressens, et du coup, je me mets à exister. Je sais qui je suis. Où ? Quand ? Pourquoi ? Je ne le sais pas encore, mais il semble que je sois vivant. Je sens enfin mes yeux, leurs mouvements hésitants derrière les paupières fermées. C'est tout pour le moment, mais c'est déjà beaucoup. Je n'ai pas peur, pourquoi aurais-je peur ?

J'entrouvre enfin les yeux. Ils sont secs. Je voudrais les frotter comme je le fais toujours en me réveillant. Mais mes bras et mes mains n'existent pas encore. Patience. Les images sont encore floues, mais je perçois au-dessus de moi un plafond blanc et froid, derrière moi un mur plein de prises, de câbles, de tuyaux. À droite, une poche de liquide transparent suspendue. Pas de doute, on est bien à l'hôpital.

Pourquoi suis-je là ? Qui est là ? Je ne le sais pas encore. Je suis trop épuisé pour tenter d'analyser la situation. Je suis là et c'est déjà pas mal. Après avoir cligné des yeux, tout se précise. Des gens en blouse blanche se penchent de temps en temps sur moi. Ils semblent me parler, mais ce que j'entends n'est qu'un brouhaha dont je comprends seulement l'intention apaisante. J'essaye de parler, mais rien ne vient, comme si je n'avais plus de corps. Juste des yeux et une âme qui serait venue dire adieu avant de partir.

Mais que m'est-il arrivé ? Tout se bouscule dans ma tête, enfin… mon âme de défunt. J'ai tout oublié. J'ai beau essayer de me refaire le film, je tourne en boucle, rien de plus que ces quelques minutes que je viens de vivre, enfin… si je suis encore vivant. Je me force à penser à avant, j'invoque mes souvenirs d'enfant, d'adolescent, d'homme… Mais je ne sais même plus quel âge j'ai. J'essaie de tromper la mort en imaginant ceux qui se penchent sur moi me montrant une photo, mais seul apparait un cliché de polaroïd qui dévoile lentement le néant.

J'arrive enfin à tourner la tête. J'ai senti mes cheveux frotter l'oreiller. Ça y est, je suis vivant, j'ai retrouvé mon corps. À deux mètres de moi, un visage familier. Enfin ! Mais si lointain à la fois. Comme une photo Facebook, mais en plus triste, les joues humides. Un visage familier. Mais qui

est-ce ? Surement une clé d'entrée vers mes souvenirs, vers ma vie d'avant.

Je n'ai pas le temps d'explorer cette piste, qu'un intense flash de lumière blanche, associé à une douleur profonde à la tête, me replonge dans le néant. Comme une décharge électrique. La lumière s'estompe, et me voilà ailleurs. Aux côtés du jeune homme Facebook. Je me vois. Où suis-je donc ? Suis-je en train de mourir ? Suis-je déjà mort ? Mon âme est-elle en train de vouloir dire adieu à tout le monde ?

L'ambiance n'est pourtant pas à l'enterrement. Nous rions tous les deux, main dans la main, criant, dansant, vêtus, enfin un peu dévêtus comme je n'aurais jamais osé l'être en public. Lui, avec une casquette à paillettes, un tee-shirt noué sur les épaules et un jean stretch. Moi plus classique mais avec la même énergie. Je reconnais les lieux, la place du Capitole, les boulevards, une horde de gens de tout âge, de toutes couleurs, notamment celles de l'arc-en-ciel : Le rouge de notre amour, l'orange de notre lutte, le jaune du soleil de notre rencontre, le vert de nos espoirs, le bleu des côtes normandes, le violet de nos doutes. L'arc-en-ciel qui nait de nos larmes traversées par l'amour.

Je me souviens à l'instant que je suis un poète. Du moins mon âme l'est toujours. Je reconnais du monde, des copains de combat, le combat de l'amour. Je reconnais le jeune homme que je tiens par la main. Je n'ose prononcer son prénom parce que je ne comprends pas tout. Pourquoi ici, pourquoi maintenant ?

Nouvelle lueur éblouissante, étourdissante, nouvelle douleur qui me serre le cœur. J'ai donc encore un cœur. La lumière s'apaise. Nouveau décor. Encore ce satané hôpital, mais dans une autre chambre. Et bizarrement, je me vois, assis au bord du lit, deux larmes perlant de mes yeux comme des plaies ouvertes, contrastant avec ce sourire forcé adressé au malade. Quel malade ?

Je vois nos deux mains jointes. Je connais cette main. Celle du jeune homme Facebook, celle de l'arc-en-ciel… Celle de Romain. Mais alors… Je ne suis plus moi ! Je suis lui ! Oui, c'est Romain. Je suis dans ses yeux, dans son cœur, je le sens battre. Finalement, je suis peut-être bien mort ? Mais non ! Puisque je me vois ! Je suis perdu, mais si heureux de cette fusion qui nous rassemble, surement pour la dernière fois. Romain, je suis là à tes côtés, dans ton cœur, dans ton âme. Je suis prêt. Partons ensemble.

Putain de flash, encore ! Laissez-nous donc partir ! Bizarrement, cette fois, pas une douleur. La sérénité. La fin. Romain est là, à côté de moi, dans la voiture, garée devant chez mes parents. On sait pourquoi on est là. On sait que notre destin se joue dans les minutes qui suivent.

Romain est confiant. Il a déjà fait son coming-out auprès de ses parents il y a quelques mois. Ça s'est très bien passé. Il était presque déçu de ne pas avoir eu à se confier sur son profond amour à mon égard. Pas la peine, ils l'avaient compris déjà depuis longtemps et m'ont accueilli avec chaleur, espérant seulement que je saurai lui renvoyer cet amour qu'il me confiait.

De mon côté, c'était le flou le plus total. Mes parents ne savaient rien de moi. J'avais cessé d'être moi depuis que j'avais appris qui j'étais. Et je pensais que ça ne regardait pas les autres. Difficile à tenir durant des années quand on s'enferme dans une double vie, lisse à l'extérieur et torturée à l'intérieur. Il y avait bien eu quelques paroles homophobes de la part de mes parents, au détour

© Christophe Pradel · Œuvre déposée via e-dpo (SACD) · n° 000927140

d’un flash info ou d’une émission télé, mais je mettais ça sur le compte de l’ignorance.

Allez, on y va. Un dernier bisou, et on y va. Et si ça tourne mal… Allez, on y va !

Je ne me souviens plus des mots que j’ai prononcés, à côté de Romain, en face de mes parents. Ils appartiennent au bon dieu, s’il existe, qui me les a soufflés en soufflant sur la tasse d’un café un peu trop chaud. Je me souviens juste de la larme de ma mère, de ses yeux remplis de la joie d’avoir retrouvé le fils qu’elle avait perdu. Je me souviens du calme inhabituel de mon père, de son regard fort et non fuyant qui voulait capter toutes ces émotions que je lui avais cachées et qu’il aurait voulu partager. Cette étreinte avec ma mère, puis mon père, sans un mot, puis Romain invité à nous rejoindre dans ce carré magique qui signait un nouveau départ.

C’était le jour de la Gay Pride à Toulouse. Nous n’y avions jamais participé, vu qu’on ne s’assumait pas encore, mais là, il fallait fêter ça, dire au monde entier qu’on était amoureux. Arrivés sur les lieux, on était fiers, joyeux, heureux, partageant avec tous cette joie d’être ensemble, d’être enfin reconnus. On s’accordait enfin cette rapide lune de miel avant de construire notre vie.

Le coup fut violent et inattendu. Déboulant d’un immeuble longeant la manifestation, un homme en noir surgit et frappa sans retenue Romain qui s’écroula, inconscient. Le sang coulait de son front. Je voulus l’aider, le couvrir de cet amour naissant, le serrer contre moi. Rien de tout ça : je m’écroulai aussi, le corps tétanisé par l’émotion et le déchirement que je sentais en moi. Je n’entendais plus rien, ne ressentais plus rien, témoin passif accroché au bitume, bousculé par la vue remplie de peur et de colère de mes amis de lutte. Je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j’étais à l’hôpital, dans une ambiance de guerre, au milieu d’autres gens, comme moi, qui voulaient encore croire en quelque chose d’humain. Où est Romain ? Moi, ce n’est rien, j’ai fait un malaise vagal, mais lui, où est-il ? Harcelant de questions le personnel soignant, je finis par le retrouver auprès de ses parents. Je me précipitai à son chevet. Je lui pris la main. Il était inconscient, comme mort. Je me sentais coupable, tout était de ma faute. Quelle idée de célébrer notre amour ! Romain ! Reviens ! Ou partons ensemble.

Je ne me souviens plus, ou plutôt je ne veux plus me souvenir de ce qui m’a conduit à mon tour dans un lit d’hôpital. J’y voyais bien maintenant et retrouvais mon corps et mes sens. Romain était là, souriant. Il s’approcha de moi. Ses blessures avaient disparu, bizarrement. Il me sourit. Il posa délicatement ses lèvres sur les miennes. Ses parents et les miens étaient là, attendris et heureux. Je venais de passer trois mois dans le coma. Je lui fis comprendre que j’avais quelque chose à lui dire. Il pencha son oreille vers ma bouche et je tentai les premiers mots d’une nouvelle vie : « désolé pour ce faux départ. Je t’aime ».

Dix ans plus tard, j’aime Romain, Romain m’aime, mais l’homme en noir rôde toujours.

© Christophe Pradel · Œuvre déposée via e-dpo (SACD) · n° 000927140